

de la
Par F
Profes
de ha
(Genè

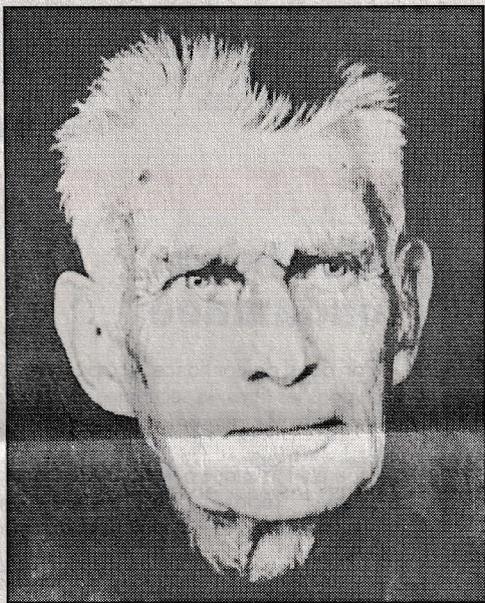
de la
de l'UDA
pas p
offici
Smyt
de Sh
prote
année
tique
bure:
centr
Il m'o
prom
avanc
Fon
pé le
mass
sur p
battre
mie ir
l'Irlan
guerr
(IRA)
ment
Premi
chasse
du Su
quarti
les au
Accusé
fondate
la pris
de cla
lors, l'
tinité,
1975 o
levée.
le rack
fonds,
par le
Un
qui je
obteni
recom
un UV
mon r
Tom
d'octo
me vc
donné
Comm
de Qu
logeai
quara
l'air d'
La mi
année
usé pr
Son
très or
il avait
aujour
mage.
au déb
pour a
été jug
peine d
Tom
du No
«gan»,
lent» e
la pein
posai
pub de
mais i
pria de
voiture
nous r

Par Jean-Bernard Vuillème

D'où surgissent les œuvres littéraires, de quels tréfonds intimes, de quelles ataviques angoisses sont-elles les témoignages? Lointaine, quasi désincarnée, la voix d'un Samuel Beckett paraît articulée par un narrateur impersonnel qui porterait le désespoir de la condition humaine.

Or, nous dit Anzieux, champion de l'approche psychanalytique des œuvres d'art, le fameux soliloque du narrateur beckettien s'adresserait en fait à un psychanalyste fictif et constituerait, à travers les métamorphoses de la transposition symbolique, une véritable auto-analyse prolongeant une cure entreprise en 1934 à Londres avec Wilfred R. Bion, qui allait lui-même devenir un des théoriciens importants de la psychanalyse.

Didier Anzieux ne porte pas sur son sujet un froid regard de clini-



SAMUEL BECKETT - L'important est de trouver son pot.

cién. Solidement étayé, son livre tient à la fois du journal, de l'essai, du pastiche, de la biographie et de l'hommage. Ni tout à fait ouvrage théorique, ni tout à fait œuvre littéraire: inclassable. C'est en tout cas l'histoire d'une passion, celle du lecteur Anzieux pour l'œuvre et le personnage de Beckett, obsédante passion nourrie pendant près de quarante ans au feu de lectures, de relectures, de réflexions et d'étonnements sur la parenté des parcours littéraires et psychanalytiques. L'œuvre de Beckett a hanté Anzieux. Elle se tient là, solidement ficelée dans la tête du psychanalyste qui tisse de mémoire des liens de causalité entre l'œuvre et la biographie et reconstitue imaginativement la cure suivie par Beckett. Cette cure fut un succès dans la mesure où Beckett évita la clochardisation qui le menaçait, se libéra rapidement de ses troubles psychosomatiques, de ses terreurs nocturnes, de son hébétude et de son alcoolisme

aigu, mais un échec dans la mesure où sa relation pathologique à sa mère, génératrice de furoncles au cou et à l'anus, ne fut jamais vraiment surmontée.

On voit qu'Anzieux ne recule pas devant les détails. La cure qu'il décrit prend souvent la forme d'un véritable duel entre thérapeute et patient, duel qui se termine par une rupture, mais que Beckett poursuivra seul (si l'on peut dire), par des voies littéraires, en s'adressant à un interlocuteur imaginaire. Ce duel laisse apparaître tous les signes de l'attirance-répulsion, de l'amour-haine. Il se cristallise autour de la relation de Beckett avec sa mère (froide et réprobatrice, assure Anzieux, refusant de reconnaître le moindre talent à son fils), autrement dit du thème originel de ses difficultés psychologiques. Comme s'il convenait de choisir entre le Dr Bion et une visite à sa mère, synonyme de nouvelles somatisations, Beckett se trouve prisonnier d'un conflit cornélien. Ou il s'en protège selon les conseils du psychanalyste, échappant ainsi à son cortège de douleurs, ou il s'en rapproche, échappant aux reproches de sa conscience morale.

L'important, voyez-vous, c'est de disposer d'un contenant à nos souffrances ou à nos joies. Trouver son pot. Beckett a finalement trouvé le sien dans la littérature. «C'est à ses romans, non plus à son psychanalyste, écrit Anzieux, qu'il a demandé d'être le conteneur de ses souffrances, de ses ressentiments, de sa violence, de sa négativité et de ses impulsions autodestructrices». Le pot du Dr Bion menaçait de déborder, tandis que celui du roman est littéralement sans fond. Il s'agit bien de l'inventer, de tracer ses formes et ses géométries de manière à structurer le contenu psy-

chique chaotique qui lui est destiné. Il ne faut pas pour autant se méprendre sur le contenu du pot beckettien. Anzieux met ses lecteurs en garde contre le danger d'une interprétation simplificatrice selon laquelle les créations d'un auteur refléteraient sa biographie. Ce serait méconnaître les médiations, les ponts symboliques, les retournements qui relient et séparent l'œuvre et la vie.

D'ailleurs, que fait Beckett une fois qu'il a rempli son pot de l'essentiel qu'il avait à dire dans la forme la plus originale et la plus propre qui lui soit? Il continue. Comme Anzieux parvenu à la page 173 de son livre sur Beckett, pour que «la fin de vivre coïncide le plus possible avec la fin de créer». Pour continuer de continuer, recommencer malgré le désir d'arrêter déjà si fort alors que rien n'avait vraiment commencé.

J.-B. V.

* *L'Aire/Archimbaud, 1994.*